

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 64

Artikel: Le tambour du désert
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256877>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le tambour du désert

I

Je ne suis pas superstitieux. L'habitant du Sahara l'est. Il a beaucoup de curieuses croyances ; et lorsqu'on vit près de lui et qu'on le voit chaque jour dans sa demeure, lorsqu'on écoute ses contes dramatiques sur la lumière du Sahara, sur ses bruits et ses visions, on sent son propre esprit de logique qui s'ébranle. Peut-être est-ce l'influence de la solitude et des grands espaces qui convertit même un esprit européen en une crédulité orientale ? Qui peut dire ? La vérité est qu'au Sahara l'on peut croire ce que l'on n'admettrait pas à Londres, et, quelquefois, les circonstances, la chance si vous préférez, semble vous prouver que votre nouvelle croyance est bien basée.

De toutes les superstitions du Sahara, celle qui frappa le plus mon imagination fut celle du tambour du désert.

L'habitant du Sahara déclare que, loin des demeures des hommes, parmi les dunes de sable, le battement aigu ou le roulement sourd d'un tambour parvient aux oreilles de ceux qui voyagent à travers cette immensité. Ils regardent autour d'eux mais ne voient rien ; et pourtant, la musique mystérieuse continue. Alors, s'ils ont été élevés dans le Sahara, ils se recommandent à Allah : car ils savent que quelque désastre va les frapper et qu'un au moins d'entre eux est condamné à mourir.

J'avais souvent entendu parler de catastrophes qui furent immédiatement précédées de ce fameux roulement de tambour. Et, une nuit, en plein Sahara, je fus témoin d'une aventure que je n'ai jamais oubliée.

Par une soirée de printemps, accompagné d'un jeune Arabe et d'un nègre, je descendais lentement une petite colline du Sahara et aperçus, dans le creux sablonneux du vallon, la petite collection de huttes appelée Sidi-Massarli. J'étais en selle depuis l'aube, traversant des parties dévastées du désert. J'avais faim, j'étais très fatigué, un peu déprimé même : l'air vif, le ciel clair, les plateaux dénués de végétation, avaient contribué à me jeter dans une condition pareille à celle d'un homme hypnotisé.

Je devais passer la nuit à Sidi-Massarli ; je m'arrêtai et regardai le hameau avec mé-

lancolie. Je vis d'abord un petit groupe de palmiers, entouré d'un mur de terre très bas, dans lequel étaient incrustés des ossements blanchis de chameaux ; des têtes desséchées et grimaçantes pendaient de quelques arbres, avec des chaînes de poivre rouge et des pierres rondes. Derrière le mur de ce jardin, au pied duquel se trouvait un fossé rempli d'eau stagnante, il y avait une poignée de misérables huttes en terre, avec des toits et des portes en bois de palmier. Pour être exact, je crois qu'il y en avait cinq.

Le bordj ou abri des voyageurs, où je devais loger pour la nuit, était situé seul, au-dessus d'une source, au bord d'une large dune de sable. C'était une petite maison en terre, avec un toit en tuiles rouges, de petites fenêtres cintrées et une étable ouverte pour les chevaux et les mulets. Tout autour le désert s'étendait.

Il y avait peu de signes de vie dans cet endroit : quelques bas séchaient sur le mur d'un café arabe, quelques chevreux gambadaient derrière une pile de sacs, des pigeons voltigeaient autour d'une échauguette et un âne rêvait sur un tas de pousière... enfin quelques signes de la mort, des carcasses de chameaux étendant çà et là leurs formes fantastiques. Le vent soufflait autour de ce village vaguement hospitalier et la lumière jaune du soir commençait à luire dans le ciel.

Soudain, mon cheval hennit bruyamment.

Sur la colline opposée, un cheval blanc apparut, un manteau rouge voltigea. Un autre voyageur, un Spahi, venait vers son repos de la nuit. Je distinguai bientôt le tintement de ses éperons et le frottement de ses hautes bottes rouges contre sa selle pointue. Lui aussi, galopait vers le bordj ; et, dès que je me remis en route, je m'aperçus qu'une longue corde pendait de sa selle et qu'au bout de cette corde était attaché un homme, qui courait pesamment dans le sable lourd, comme une créature traquée, accablée.

Nous entrâmes à Sidi-Massarli en même temps ; et nous nous arrêtâmes simultanément devant la porte voûtée du bordj, à laquelle apparut un Arabe borge, qui me regarda fixement : c'était l'aubergiste ; dans une main, il tenait une énorme clef, et comme je descendais de cheval je l'entendis

Je rougis d'avoir été si bien deviné.

— Non, je ne suis pas fou, ou du moins pas fou comme on l'entend généralement.

— Mais déjeunons d'abord et parlons d'autre chose, veux-tu ? Au café tu sauras tout.

Cette trêve me fit du bien. A lui aussi. Le déjeuner fut charmant. Je retrouvais mon Daniel d'autrefois, avec toute sa verve, toute son ardeur artistique. Plusieurs fois il se leva pour aller, avec sa fourchette à la main, plaquer de l'autre quelques accords explicatifs ou broder quelques traits sur le vieux piano poussif qui occupait un coin de la salle.

Au dessert, il redevint grave, et se décida à me faire enfin sa confidence.

III

— Tu te rappelles peut-être combien je fus surmené pendant le dernier hiver que je passai à Paris. Mes concerts à diriger, les festivals à organiser en province et à l'étranger, mon *Vercingétorix* à terminer, mon cours au Conservatoire. A la fin de la saison, j'étais moralement et physiquement, fourbu.

Lorsque vint le mois de mai, j'envoyai

demandeur en arabe à mon serviteur Doud qui j'étais et d'où je venais.

Mais toute mon attention était concentrée sur le Spahi et son compagnon. Ce Spahi était un homme magnifique et ressemblait à un aigle du désert. Ses yeux noirs perçants me fixaient tranquillement tandis qu'assis comme une statue sur son cheval fougueux il attendait patiemment que le gardien du bordj fut prêt à s'occuper de lui.

Mon regard alla ensuite se poser sur l'homme attaché à la corde, et s'y arrêta avec compassion ; c'était aussi un beau spécimen de l'humanité, un géant, noblement bâti avec une superbe figure de sphinx. De larges sourcils ombrageaient ses grands yeux ; ses lèvres épaisses étaient séparées pour permettre à sa respiration haletante d'échapper, et sa peau brune était couverte de sueur. Il se tenait près du cheval du Spahi et sa figure n'exprimait qu'un épuisement physique. Comme je le regardais, le Spahi donna une brusque secousse à la corde à laquelle il était attaché. Le prisonnier se rapprocha du cheval, puis, me jetant un coup d'œil plaintif, tendit sa main en me disant en arabe, d'une voix douce et musicale :

— Donnez moi une cigarette, sidi.

J'ouvris mon étui et lui en donnai une ; mais, en même temps, j'en tendis une autre diplomatiquement au Spahi. Ce fut ainsi que nous fîmes connaissance ; car, au milieu des plaines du Sahara, une intimité entre voyageurs est vite établie.

L'Arabe borge conduisit nos chevaux à l'étable, et pendant que mes deux serviteurs s'occupaient dans la salle à déballer mon souper et à préparer mes couvertures pour la nuit, j'entrai en conversation avec le Spahi, qui parlait assez bien le français.

Il me dit qu'il allait à El-Arba, un long voyage à travers le désert de Sidi-Massarli, pour y conduire l'homme attaché à la corde.

— Mais qu'est-ce donc que votre prisonnier ? demandai-je.

— Un assassin, monsieur, répondit le Spahi tranquillement.

Je regardai encore l'homme, qui essayait la sueur de sa face avec sa main. Il sourit et fit un geste d'assentiment.

— Est-ce qu'il comprend le français ?

— Un peu.

— Il a donc commis un crime.

tout promener. Je pris mon bâton, je bouclai mon sac et je me mis en route pour visiter, en touriste, en chemineau, le Morvan, un pays de forêts et de solitudes dont on m'avait dit grand bien. Tu sais combien j'aime les grandes courses à pied, les salutaires bains d'air pur et de belle nature. En avons-nous fait ensemble, mon cher Charles, de ces excursions où nous prenions plaisir à vivre pendant plusieurs jours en sauvages, en hommes des bois, libres de tout souci, loin de la lutte humaine et loin des multitudes ! Les heureuses journées que nous vivions ainsi !

Mais cette fois je me sentais plus ours que d'habitude, et pour ne pas t'ennuyer de mes accès de misanthropie, je partis seul.

Chemin faisant, je visitai Arcy et ses grottes, Vézelay et son abbaye. J'aspirais à pleins poumons le grand air, et à mesure que ma poitrine se débarrassait des poussières et de l'atmosphère empuantiée des collines, mes idées s'élargissaient avec l'horizon, mon cerveau renaissait avec le printemps. Je me sentais fleurir. Tout chantait en moi et autour de moi. La nature jouait pour moi une vaste féerie dont les tableaux

Providence, et je n'ai pas résisté. Il y aura désormais à Paris deux hommes au lieu d'un qui connaîtront mon aventure, simple, comme je te l'ai dit, mais bien étrange ! Je te demande seulement la parole de ne la révéler à personne, jamais !

— Tu l'as, lui dis-je en lui serrant la main d'une manière significative.

— Mais il se fait tard, dit-il plus gaiement. Mettons-nous à table. Je te raconterai cela en déjeunant. Je n'apprendrai rien à maître Varrey.

— Affaire de femme ?

— Affaire de femme, tu l'as dit.

— Oh ! mon cher Daniel, faut-il qu'elle soit belle, alors, pour l'avoir...

— Belle ? Et un sourire amer donna à ses traits une expression douloureuse. — Belle ? Ecoute-moi bien, ami. Voilà quatre ans que je suis son mari, tu entends. Eh bien, cette femme, je ne l'ai jamais vue !

— Jamais vue, m'écriai-je épouvanté.

Je crus que Daniel était devenu fou. Depuis son entrée j'avais trouvé à ses regards une expression déconcertante.

Il lut dans les miens ce que je pensais.

— Non, non, je ne suis pas fou.

— A Tunis. Oui, Monsieur. Il y était établi boucher. Il a coupé la gorge à un homme...

— Pourquoi, diable ?

— Je ne sais pas très bien, monsieur. Peut-être était-il jaloux ? Il fait chaud à Tunis en été. Il y a cinq ans de cela et depuis il était en prison.

— Pourquoi le conduisez-vous à El-Arba ?

— Il est grâcié ; mais il ne lui est plus permis de séjourner à Tunis. Ah, Monsieur, il est joliment furieux allez, de partir : car il aime une danseuse, Alchouch, qui danse avec les Juives dans un café près du lac. Il demandait même à rester en prison pourvu que ce fût à Tunis. Il ne la voyait jamais ; mais il était dans même ville, vous comprenez ; c'était quelque chose. Le premier jour, il courait derrière mon cheval en me maudissant parce que je l'emmenais. Mais maintenant, le sable est entré dans sa gorge. Il est si fatigué qu'il peut à peine me suivre. Alors il ne me maudit plus.

Le géant captif me sourit encore. Malgré sa haute taille et ses traits impressionnants, je lui trouvais un air doux et soumis. L'histoire de sa passion pour Alchouch, son désir d'être près d'elle, même dans la cellule d'une prison, m'avaient impressionné. Je le plaignais sincèrement.

— Quel est son nom ? dis-je.

— M'hamed Bouazziz. Le mien est Saïd.

Comme je désirais marcher pour me délasser et voir en même temps Sidi-Massarli, avant que le crépuscule fût tout à fait tombé, j'allumai un cigare et me préparai à faire un tour.

— Monsieur va se promener ? me demanda le Spahi en fixant ses yeux sur mon cigare.

— Oui.

— Je vais accompagner Monsieur.

— Ou mon étui à cigares, pensai-je. Mais ce pauvre homme ? fis-je, en désignant l'assassin ; il est éreinté.

— Cela ne fait rien. Il viendra avec nous.

Le Spahi donna une secousse à la corde, et nous nous mîmes en marche, l'assassin se traînant derrière nous sur le sable, comme un animal épuisé. A présent un crépuscule froid et triste tombait sur le Sahara. Le vent se levait. Plus tard, pendant la nuit, il y eut un ouragan ; mais, à ce moment,

changeaient à toute minute, avec le nuage qui passe, avec la route qui tourne, et dont j'étais l'unique spectateur.

— Connais-tu le *Cousin* ?

— Le cousin, fis-je, un peu surpris de la question. Quel cousin ?

— Mon cher, le *Cousin* est une délicieuse petite rivière qui tient un grand rôle dans ma vie. Tu vas voir...

Un beau matin, je partis de Vézelay pour me rendre à Avallon par les bords du *Cousin*. Je traversai d'abord des contrées fort désolées, nues, sans arbres, d'une tristesse grandiose et morne. Je montai le versant de la montagne pelée qu'on appelle Monjoy, puis je descendis vers le village de Pontaubert. Là je trouvais le *Cousin*.

La charmante miniature de torrent que cette rivière ! Encaissée entre des rives de trois cents pieds de haut, elle fait mille tours et détours, tantôt bondissant au milieu des rochers qui encombrent son lit et encombrent son cours, tantôt s'étalant doucement au milieu de prairies toutes parsemées de fleurettes. On dirait le sourire d'une jolie capricieuse succédant à ses folles peti-

tes colères. De mignonnes îles verdoyantes sont des corbeilles de mousse et de feuillage posées sur un voile d'argent. Et de toutes parts s'écroulent vers le courant limpide des masses énormes d'épaisses verdure, des forêts, des maquis impénétrables. A chaque détour du chemin l'aspect du paysage change. Les forêts font place, subitement, à des rocs à pic, qui se découpent en aiguilles, s'entassent en babels, se colorent de bleu, de rouge, de mille tons qui font une fête pour l'œil. Quels décors, mon cher, quels décors !

Tout à coup, comme je venais de contourner une des boucles du *Cousin*, Avallon m'apparut, fantastique comme une ville de rêve. Ses maisons, ses vieux remparts couronnaient fièrement l'escarpement de la rive, qui, là, s'arrondissait en un large cirque.

Tout en haut, les tours de l'église et du beffroi, bizarrement découpées, dominaient la vieille cité et lui faisaient comme un panache altier. Des sentiers, des murs blancs de jardins, des haies vertes, montaient gaiement à l'assaut.

En tout cas, pensais-je, j'aurai mon café après mon dîner.

Je me disposai à rentrer au hameau, quand l'extrême désolation du désert qui nous entourait et qui maintenant se fondait à demi dans les ténèbres d'une nuit sans lune, réveilla en moi un désir. Sidi-Massarli était triste, mais contenait encore des habilitations. J'avais besoin de sentir le vide de ce monde, si loin du monde civilisé d'où je venais, mais de le sentir d'une manière particulièrement intense.

Je voulais gravir la petite colline, sur laquelle j'avais d'abord aperçu le Spahi et demeurer là un moment, en dehors de la vue du hameau, à écouter la brise, à regarder le sombre ciel, à sentir les grains de sable cingler mes joues. Mais je préférais être tout à fait seul et proposai au Spahi de m'attendre au café Maure et de prendre une tasse de café à mon compte.

— Et où va Monsieur ?

— Seulement au delà de cette colline pour un moment.

— Je vais accompagner Monsieur !

— Mais vous devez être fatigué... Allez donc prendre une tasse.

— Je vais accompagner Monsieur, reprit-il avec obstination.

A la façon des Arabes, il établissait un droit sur moi. Le lendemain, quand je serais prêt à partir, il me dirait qu'il m'avait guidé autour de Sidi-Massarli, et qu'il m'avait protégé dans mon expédition malgré sa fatigue et sa faim. Je savais combien il était inutile de discuter avec ces coquins, et je ne dis plus rien.

(A suivre.)

Tout à coup, comme je venais de contourner une des boucles du *Cousin*, Avallon m'apparut, fantastique comme une ville de rêve. Ses maisons, ses vieux remparts couronnaient fièrement l'escarpement de la rive, qui, là, s'arrondissait en un large cirque.

Tout en haut, les tours de l'église et du beffroi, bizarrement découpées, dominaient la vieille cité et lui faisaient comme un panache altier. Des sentiers, des murs blancs de jardins, des haies vertes, montaient gaiement à l'assaut.

(A suivre.)

Les poissons sont-ils sourds ?

On le dit et on le prouve. Jusqu'ici, non seulement les spécialistes ne signalaient chez les poissons aucune infirmité du sens auditif, mais l'opinion du public, basée sur l'expérience, leur attribuait au contraire une aptitude très développée à percevoir les sons.

Quand, le long d'une rivière ou d'un lac, écrit M. de Parville, on passe un peu près d'un pêcheur à la ligne, il est rare qu'on ne le voie manifester de la mauvaise humeur et même s'écrier, impatienté :

— Vous faites du bruit, et vous éloignez le poisson !

Rappelez-vous aussi l'histoire de ce pêcheur à la ligne endurci qui, pendant les derniers jours de la Commune, quand la guerre des rues faisait rage, quand, d'une rive à l'autre de la Seine, Fédérés et Versaillais échangeaient une grêle d'obus, trem-pait stoïquement son fil dans la Seine, insensible au tumulte ambiant. Comme on lui demandait si la pêche était bonne :

— Comment voulez-vous, dit-il, avec tout le tapage qu'ils font là-bas ?

Et bien ! ce pêcheur comme le premier, obéissait à un simple préjugé en s'imaginant que le bruit effrayait les poissons. Ils n'ont pas peur du bruit, les poissons ; ils s'en moquent dans les grandes largeurs, pour la bonne raison qu'ils l'ignorent et ne peuvent le connaître, étant sourds comme des pioches. Ils n'entendent point le bruit des pas sur le rivage, ni le bruit des voix, ni aucun autre bruit, pas même le bruit du canon !

Et M. de Parville, à l'appui de sa thèse, cite des expériences qu'il faut bien qualifier de concluantes, à moins d'attribuer aux poissons un talent invraisemblable de simulateurs.

M. le Dr Marage, dit-il, s'est demandé si certains sons n'impressionnaient pas les poissons. Il fallait faire varier le timbre, la hauteur et l'intensité avant de répondre d'une façon certaine. En conséquence, à l'aide d'une sirène, il produisit des voyelles synthétiques, ou, o, a, e, i ; il conduisit ces notes dans la masse liquide à l'aide d'un tube de caoutchouc de 0^m, 05 de diamètre antérieur. Les poissons étaient enfermés dans des bacs et ne pouvaient voir les expérimentateurs. Les expériences furent continuées pendant un mois sur des goujons, anguilles, brochets, tanches, carpes, gardons, etc. Tous ces poissons, trente jours durant, firent la sourde oreille.

Et pourtant, le Dr Marage fait remarquer que les sons transmis dans l'eau avaient parfois une telle énergie, qu'une oreille normale ne pourrait pas supporter un son quatre cent fois plus faible !

Voilà qui pourrait expliquer le mystère. Si les poissons, trente jours durant, n'ont pas paru entendre cet effroyable tapage, c'est peut-être que, dès la première minute, il les avait rendus sourds ! Mais cette hypothèse n'a point été examinée par le Dr Marage ni par M. de Parville, et ce dernier tient pour la surdité naturelle des poissons.

A la vérité, dit-il, les poissons accourent de toutes parts quand on jette un morceau de pain dans l'eau, mais c'est parce qu'ils ont « vu » le morceau de pain tomber et non parce qu'il l'ont entendu.

Et il propose, en matière de conclusion, que l'on dise désormais : « Sourd comme un poisson. » Pour respecter tous les droits